

## **Distribution solennelle des prix. 12 juillet 1931. Discours de M. Sartre, Professeur Agrégé de Philosophie. Eloge de la Musique. Académie de Caen. Lycée du Havre.**

**Numéro d'inventaire** : 2004.00427

**Auteur(s)** : Jean-Paul Sartre

**Type de document** : imprimé divers

**Date de création** : 1931

**Description** : Feuilletts agrafés.

**Mesures** : hauteur : 297 mm ; largeur : 210 mm

**Notes** : Discours fac-similé ronéotypé.

**Mots-clés** : Distributions de prix et livres de prix

**Nom de la commune** : Le Havre

**Nom du département** : Seine-Maritime

**Autres descriptions** : Langue : Français

**Lieux** : Seine-Maritime, Le Havre

Académie de CAEN  
Lycée du Havre

Distribution solennelle des prix. 12 juillet 1931

Discours de M. SARTRE, Professeur agrégé de Philosophie

Mes chers amis,

"Chaque pays, disait Sainte-Beuve, que je cite de mémoire, a ses réjouissances nationales. La Belgique a ses combats de coqs, l'Espagne, ses corridas: nous avons les distributions de prix."

Il faut ajouter que ces fêtes sont précédées d'un sacrifice expiatoire. Le plus jeune des professeurs prend à sa charge tous les péchés de l'année et fait publiquement pénitence: c'est ce qu'on appelle le discours d'usage. Lorsqu'il en prononce le dernier mot, la purification est achevée: ainsi, chaque année, tous les lycées de France abordent en état de grâce l'année scolaire nouvelle.

Cette punition est moins dure pour le bouc émissaire que pour ceux qui l'écoutent: au moins peut-il choisir son sujet; ce sujet, c'est à peine s'il faut qu'un lien ténu le rattache à la cérémonie.

J'use de mon droit: je vais vous parler du cinéma.

Feuilletez les "souvenirs" de quelque écrivain contemporain, ou mort depuis peu: vous trouverez sûrement un long récit attendri de son premier contact avec le théâtre. Ce grand bonheur venait tard: Anatole France avait douze ans, quand, dit-il, "un événement s'accomplit qui fait époque dans ma vie. J'assistai à la représentation d'une pièce de théâtre... Pendant vingt-quatre heures je vécus agité de crainte et d'espérance, dévoré de fièvre, dans l'attente de cette félicité inouïe et qu'un coup soudain pouvait détruire... Je crus que, le jour de la représentation, le soleil ne se coucherait jamais. Le dîner, dont je n'avalai pas une bouchée, me parut interminable et je fus dans des transes mortelles d'arriver en retard... Enfin nous arrivâmes: l'ouvreuse nous introduisit dans une loge toute rouge... La solennité des trois coups frappés sur la scène et suivis d'un profond silence m'émut. Le lever du rideau fut vraiment pour moi le passage d'un monde à un autre."

Or, ceux d'entre vous qui, dans une quarantaine d'années, écriront leurs Mémoires, auront bien de la peine à découvrir dans leur jeunesse



de pareilles attentes et de si grands émois. C'est qu'ils ont fréquenté les salles de spectacles dès leur petite enfance: beaucoup n'avaient pas cinq ans qu'ils connaissaient déjà le cinéma, car c'est par le cinéma, non par le théâtre qu'on débute aujourd'hui. Peut-être souvient-il encore à quelques-uns du premier film qu'ils virent; mais ces origines lointaines se perdent, pour la plupart, dans la brume des souvenirs.

Ainsi cette initiation solennelle aux rites du théâtre, cette pompe, ces trois coups qui marquaient moins le lever du rideau que le passage de l'enfance à l'adolescence, tout cela n'est plus. On ne s'habille point pour aller au cinéma, on ne s'interroge pas longtemps d'avance; on y entre à toute heure, l'après-midi, le soir; les Parisiens, depuis quelques mois, y ont même accès le matin. Vous ignorez la longue attente dans un théâtre à demi-plein qui se remplit progressivement et ce "passage d'un monde à l'autre" dont parlait A. France. Mais vous pénétrez brusquement dans une salle obscure, encore incertains dans les ténèbres, l'oeil fixé sur la lampe électrique qui zigzague dans la main de l'ouvreuse. L'orchestre joue, qui, comme on peut croire, ne s'arrête pas pour vous. Le film est commencé depuis longtemps, les héros sont là, les mains ou les jambes en l'air, surpris en pleine action. On vous désigne votre place, vous vous y glissez en heurtant des genoux, vous vous jetez dans votre fauteuil sans avoir le loisir d'ôter votre manteau. Vous assistez à la fin du film, puis, au bout d'un quart d'heure d'attente, à son commencement. Vous êtes sans émoi, vous savez qu'on punira le traître, que les amoureux se marieront. Puis, au moment précis où les héros reprennent la posture où vous les avez trouvés, vous vous levez, vous heurtez d'autres genoux, vous partez sans vous retourner, laissant les acteurs mains ou jambes en l'air, peut-être pour l'éternité.

Voilà un art bien familier, bien étroitement mêlé à notre vie quotidienne. On entre en coup de vent, on parle, on rit, on mange dans les salles de projection: nul respect pour cet art populaire; il ne se pare point de cette majesté qui entraînait pour moitié dans le plaisir que l'art théâtral procurait à nos aînés; il est bon enfant et bien plus proche de nous.

Avons-nous perdu au change? Faut-il regretter les solennités disparues? Si l'on pouvait prouver que le cinéma est réellement un art, nous n'aurions, au contraire, qu'à nous louer de la transformation des moeurs.

Il me paraît que votre irrespect total de l'art cinématographique, vos façons cavalières d'en user avec lui vous sont bien plus profitables qu'un mélange d'admiration figée, de trouble des sens et d'horreur sacrée. Nos grands auteurs classiques, on vous a trop dit, hélas,

